

Jean Louis Maubant, **Une galerie dans la ville**

A Géraldine et Julie

Jamais, au fond, on ne devrait se risquer à écrire sur une personne chère, disparue toujours trop tôt pour elle, et, plus encore, pour les siens. La parole, elle, peut suggérer, sous-entendre ; l'intonation complète, et les regards, les mimiques, disent l'indicible. Mais l'écrit fige, renvoie aux limbes ce que les « intermittences du cœur » pourraient ajouter, nuancer, les sensations, les émotions, le quotidien.

Pourtant, il fallait ce livre, un livre d'honneur pourrait-on dire, construit comme un collage d'impressions, de souvenirs des uns et des autres qui revivent les moments géniaux et d'autres, plus mesurés. Un livre qui, d'évidence, ne prétend à nulle exhaustivité pas plus que l'exposition (1) qui l'a précédé. Comment rendre compte d'une vie, a fortiori, celle d'une telle personnalité, d'un tel personnage ? La seule ambition possible du livre consistait à restituer un peu de la vitalité de Roger Pailhas, sa complexité d'homme, la générosité de l'entrepreneur, sa passion d'amateur d'art et de vie, sa faconde et ses retenues, son entregent, ses colères et ses pudeurs, son esprit de conquête, son envie, surtout, d'extrême proximité avec la création et les créateurs de son temps.

Beaucoup témoignent ici, mais beaucoup manquent, faute de place, de temps, de relations distendues. Que nul n'y voie un quelconque ostracisme mais plutôt la simple impossibilité de témoigner, de manière vraiment complète, des rencontres d'une vie, fût-elle abrégée. Les uns et les autres, ici, ont tenté de rendre compte de tel ou tel aspect de l'ambition profonde de Roger Pailhas. Que tous, présents et absents, soient remerciés, tous ont compté pour lui, au gré du temps et des circonstances, des connivences. Deux rencontres ont eu lieu, l'une à Marseille, l'autre à Paris, elles évoquent l'itinéraire d'un amateur d'art devenu galeriste, constructeur, plus méthodique qu'il n'y paraît, de son propre rêve. L'art était, en effet, pour Roger Pailhas, le territoire nécessaire, celui de la création, de la liberté, de l'imagination, de la vraie vie en somme. C'est cette ambition qui transparaît au fil des contributions. La pudeur, la discrétion des uns, la puissance verbale des autres semblent se faire l'écho du souvenir.

Et puisque nous souhaitions que ce livre transmette cette énergie vitale, il fallait absolument la présence des artistes, ceux qui animaient la vie de Roger Pailhas, qui lui donnaient le goût de combats sans fin, amusés et subtils. En cela, il ne s'agissait de rien d'autre que de conserver le sens d'une vie, le pétilllement. Hélas, encore une fois, tous ne pouvaient pas être invités de ces pages, il eut fallu plusieurs volumes. On voudra bien imaginer, à la lecture de l'histoire des expositions réalisées par l'ARCA et les galeries Roger Pailhas, ce que pourrait être un livre d'art retraçant le passage du siècle, d'Albers à Jeff Wall...

Voici donc un livre impossible, pointilliste, amical et c'est, au fond, mieux ainsi. Roger Pailhas est de ceux qui ne disparaissent jamais vraiment puisqu'ils ont initié des pistes nouvelles, entamé des réflexions que d'autres ont relayé, perturbé l'ordre convenu et donc, « fait date ». Ni biographie, ni livre d'hommages obligés, le livre mêle donc une histoire, une ambition, et un parcours dans l'art.



Roger Pailhas, 1998, photo : Michèle Sylvander

1. *L'art d'une vie*, exposition organisée par le musée d'art contemporain de Marseille en décembre 2006 (commissariat Jean Louis Maubant)

Fabiène Gay Jacob Vial, **Roger Pailhas, Rencontre**
(extraits)

« *L'art m'a dévoré littéralement, jusqu'à devenir mon métier.* »*
Roger Pailhas
octobre 2003

*Toutes les citations de Roger Pailhas sont en italique.

(...) Roger Pailhas a besoin d'être bousculé pour sentir la vie passer. Ce n'est pas tant que l'ennui lui fait peur, mais, dénué d'intérêt, il n'est d'aucune utilité.

Une mère corse et un père originaire de La Ciotat l'inscrivent dans une éducation qui l'a dégoûdi...

« *Mais c'était un coup de poker !* » Il évoque un contexte souple, sans contraintes réelles, avec un seul devoir, celui du respect. Respect du minimum pour que leur relation s'instaure dans la confiance : être à l'heure, être poli, être prudent ; « *à part cela je faisais mon chemin...* ».

Les Catalans d'abord, puis Sainte-Marguerite où sa famille s'installe lorsqu'il a une dizaine d'années. Campagne à perte de vue, liberté au quotidien. « *J'étais un enfant taquin et redoutable.* »

Il était en fait un meneur, un instigateur, l'un de ceux qui motivent et entraînent. Un jour, il organise un « Tour de France » à l'échelle du terrain de jeux du quartier ; un autre jour, c'est la Formule 1 des allumettes, un autre, les courses-poursuites dans les rues, ou encore les matchs de foot ou de rugby. Il n'est pas rare non plus qu'il fasse visiter ou commente les cirques qui s'installent à Marseille. Son imagination est sans borne. Il s'occupe, il occupe. Il conquiert.

Les premières années avancent ainsi, à la fois dans une routine quotidienne et dans une improvisation totale. Puis, c'est enfin le lycée et son cortège de nouvelles connaissances, de nouvelles personnes ; une plus large autonomie. Sorties, cinéma, spectacles.

Il se nourrit de tout, regarde tout ; tente. Rien ne le retient chez lui. Il va et vient, se gave de découvertes. L'aventure, le plaisir... Il est vivant.

Il ne s'interroge pas, il ignore ce que la vie lui réserve. « *Je me demande même si un jour je me suis posé la question.* » D'ailleurs, ce n'est pas très important, il a mieux à faire : avancer, ne pas s'ennuyer, s'enivrer, s'éprendre, se prendre de passion.

Il n'a pas 20 ans et n'a qu'une seule certitude : il fera de sa vie quelque chose de bien, quelque chose de grand, quelque chose d'intéressant, simplement, parce qu'il est hors de question que la suite soit différente de ces années passées, c'est-à-dire : une époque formidable.

(...)

Ce qui intéresse Roger Pailhas n'est pas d'apprendre pour savoir, mais d'acquérir les connaissances qui permettent d'aller plus loin et d'explorer des territoires inconnus.

(...)

L'entreprise familiale, une belle affaire de menuiserie, est prospère, et se dérober ne fait

pas partie des possibles ; il le sait. Il a, de toute façon, grandi avec l'idée de ce devoir, et s'il a si bien su s'en accommoder, c'est parce que très tôt il a décidé qu'il pourrait rendre la chose positive. Ce n'est pas l'idée de la succession qui le dérange alors, c'est le non-choix. C'est d'être ainsi, d'office, inscrit dans le futur. Pas de surprise, pas d'étonnement.

Que reste-t-il alors ? Pour certains, il ne demeurerait rien, pour lui, tout est envisageable ; tout, et évidemment tout, puisque les jours se succèdent et que la vie coule. Se nourrir continue d'être la chose primordiale, l'enthousiasme fait le reste. Quelles études alors ? Quelle voie pourra lui permettre de conduire cette PME, de bonne renommée, sur des territoires où elle ne s'est pas aventurée et de l'inscrire dans une autre dimension pour en faire une entreprise prospère ?

Ni le droit, ni la gestion ne l'attirent, et le jeune homme qu'il est, se sentant plutôt l'âme d'un négociateur, décréte, sur le champ, que tout ce qui est relatif au management s'apprend sur le tas, dans le quotidien, dans la pratique et la réalité.

Le reste, ce qui permet d'être différent, de se positionner, de dépasser les limites, il va aller le chercher. Il ne sait pas très bien de quoi il s'agit ni même encore où il va le trouver ; ce qu'il sait par contre, c'est que c'est indispensable.

L'idée n'est pas longue à venir, et à la rentrée suivante, après un bac littéraire – qu'il n'obtient pas – il entre aux Beaux-Arts, section métreur du bâtiment, pour connaître et maîtriser les matériaux. Il entame ainsi sa première année d'études sans regret, avec la certitude d'avoir fait, si ce n'est un choix personnel, un bon choix, réfléchi, en mesure de lui ouvrir, au moins, les portes du monde.

Le monde. C'est ce par quoi il lui était le plus étranger qu'il l'aura embrassé. Au cours de ses études, Roger Pailhas remarque une jeune fille, Marie-Christine, dont le père n'est autre que François Bret, directeur de l'école des Beaux-Arts. Lui, il n'a pas son bac, n'a jamais fréquenté les musées, encore moins les vernissages ou les artistes. Il n'ignore pas ce qu'est un intellectuel, cependant tout cela est bien loin de son univers. (...)

Pour la première fois l'émotion altère-t-elle son discernement ? « *Je déploie alors tous les moyens en ma possession pour la séduire. Je deviens un visiteur assidu du musée Cantini. Je lis les revues spécialisées, je fréquente les vernissages. Et puis, petit à petit, je suis intrigué, perplexe même... Ainsi, derrière chaque tableau, il y a un artiste, derrière chaque artiste, une œuvre, et derrière chaque œuvre un coût !* » L'art est une réalité. Certains y passent le plus beau de leur existence. L'art est le monde ; c'est le visage d'un et de tous à la fois. Jamais auparavant il ne l'avait envisagé. Jamais, même, il n'avait pensé que l'art puisse être une réalité.

Parler de flair, d'audace, ou d'instinct, c'est assez facile aujourd'hui. Il faut aller chercher un peu plus loin, du côté de la responsabilité, de la conscience.

(...)

Roger Pailhas est doué, principalement pour la vie. Croire, ne serait-ce qu'envisager, qu'il se soit, une fois, résigné est compter sans sa dextérité.

A quoi, par quoi, comment a-t-il su s'opposer et, presque à chaque fois, gagner ?

A quasiment 20 ans, décevoir son père était impensable, quelques années plus tard, plaire à ses beaux-parents est une obsession. Qui donne une direction à sa construction.

Cette belle-famille est-elle la réponse à un idéal ?

Une résonance intime qui le constitue en tant qu'être humain, en tant qu'individu à part entière ? « *Sans eux je ne serais pas devenu ce que je suis.* »

(...)

Roger Pailhas définit, à cet instant, l'art comme « *une production de l'esprit* » et a complètement oublié qu'il cherchait, dans cet intérêt soudain, une légitimité auprès de ceux qui allaient devenir ses beaux-parents. « *Je suis heureux, j'ai établi avec eux un lien réel et intense. J'ai fait avec mon beau-père ce que l'on fait rarement avec ses propres parents.* »

(...)

Roger Pailhas est vivant, avant tout, et plutôt un « bon joueur » ; il se prend au jeu de l'entreprise comme à celui du poste qu'il occupe auprès de son père, et relève le défi. « *Je ne le mesurais pas réellement mais la découverte de l'art me portait. Je ne le savais pas. L'architecture faisait, de fait, elle aussi partie de mon quotidien.* » Dès lors, déjà, il ne voyait plus que par le beau, ou plus exactement par une certaine idée du beau détachée de l'esthétisme, ce qui, radicalement, change tout.

L'esprit de conquête et la détermination de Roger Pailhas servent le développement de l'entreprise familiale au sein de laquelle, à présent, il change de poste pour en assurer la gestion. Son action triple le chiffre d'affaires. Il le reconnaît mais ne sait pas s'en satisfaire. En 1972, avec l'autorisation de son père qui l'accompagne et le cautionne, il démissionne et fonde sa propre entreprise en bâtiment. Deux ans plus tard, il est à la tête d'une quarantaine de personnes.

Roger Pailhas est un entrepreneur, c'est certain ; un de ceux qui font. Un bâtisseur. Le jeune homme doué et passionné est un jeune adulte en pleine ascension ; l'aisance financière lui permet d'acquérir sa première œuvre : un portrait de Philippe V d'Espagne. « *Ce portrait est le premier d'une longue série. J'en acquerrai d'autres, nombreux.* » Il ne mesure pas qu'il devient un collectionneur ; d'ailleurs, ce n'est pas ce qu'il voulait. Dans la collection ce qui l'intéresse, ce n'est ni l'accumulation, ni la possession, c'est le lien avec l'artiste. C'est le fait d'être proche d'une pensée.

Il a 33 ans et, maintenant, il dit savoir. Mais il ne sait rien, en fait ; simplement, il n'ignore plus que l'art est un langage et que l'artiste est un être décharné qui meurt d'avoir à dire. Il sait qu'en plus de la douleur du sentiment qui les habite, les artistes ne doivent pas avoir à subir l'offense d'une quête injuste, odieuse et injustifiée, constante, de leurs moyens de subsistance. Cela le met hors de lui. Il aime l'argent, sait faire avec ; va mettre ce savoir-là à leur service. Comme au service de sa propre expansion. Il établit avec le monde de l'art un rapport que certains qualifieront de « peu sain ». Toutefois Roger Pailhas a l'immense mérite de bâtir des carrières.

(...)

Maintenant que ses convictions sont affirmées, il souhaite s'inscrire dans le paysage culturel et soutenir la promotion des artistes.

« *Je décide de faire quelque chose non pas pour plaire, pour séduire, mais pour être utile.* ». Et il est sincère. Il y a des contresens qui le révoltent. « *Les gens considèrent l'art comme un passe-temps. Or les artistes sont des êtres qui exercent une profession qui donne du plaisir à voir et de l'émotion. Et ça c'est un vrai boulot !* » Quelle raison aurait pu le pousser à se taire ? Pourquoi n'assouvirait-il pas cet idéal naissant ? Il a les moyens, la connaissance, et il est en mesure d'écrire une approche. Ce qu'il veut : faire passer le message de ce qui l'intéresse, lui. Communiquer ce qu'il sait. Ce qu'il sent, d'instinct, lui.

(...)

L'ARCA (Action Régionale pour la Création Artistique) organise cinq expositions par an, s'occupant ainsi d'une quinzaine d'artistes régionaux à qui Roger Pailhas ouvre les galeries parisiennes. La qualité des artistes sélectionnés fait la renommée de son travail. L'ARCA est le seul lieu qui agit avec force, le seul lieu ayant un fonctionnement réel, concret, dédié à l'art contemporain. « *Rien à Aix, Toulon, Toulouse, Montpellier, Lyon, Grenoble...* » L'art n'est rien s'il n'est véhiculé, exposé, offert, « mis sur la place publique ». Et l'ARCA est là pour cela. Il distingue Marseille et ce n'est pas étranger à l'euphorie qui l'enivre. Roger Pailhas est un homme d'ambition ; à laquelle l'art donne une teneur toute particulière. Il lui permet d'atteindre les sommets d'une satisfaction toute personnelle qui ne cesse de le ramener à son essentiel : le plaisir.

(...)

Les fonds privés investis dans l'association et les subventions des collectivités territoriales permettent à Roger Pailhas d'investir, dès la deuxième année, dans la communication.

Relations avec critiques d'art nationaux et internationaux, comme avec tout ce que le sud de la France compte de collectionneurs. La première exposition est « *une exposition de groupe à caractère international où sont inclus de tout jeunes artistes marseillais. J'aime Marseille.* »

(...)

Le premier vernissage – comme les suivants – réunit un millier de personnes, les commerces et le café qui jouxtent les locaux de l'ARCA jouent le jeu ; le public est accueilli, et bien accueilli ; on oscille entre fête et découverte, le business de l'art est sous-jacent ; l'art grandit dans son ventre comme une jouissance et une émotion intimes qu'il ne sait plus contenir. Tout ce qui s'y rapporte est moteur et, dès à présent, incontournable. « *Il m'a pris.* » En 1986, l'ARCA, qui perd une partie de ses subventions, est mise en sommeil. Roger Pailhas déclare dans *Le Provençal* du 10 décembre 1986 : « *Puisque l'on semble ne plus vouloir de moi comme partenaire culturel, je deviens un galeriste privé.* »

La vente, qui était un élément du dispositif de promotion de l'ARCA, devient le but de la galerie Roger Pailhas. Elle est une fin en soi. Une galerie d'art est une entreprise, et « *mon devoir est de la gérer comme toute autre entreprise. Quand on fait de l'art son métier, on ne peut faire abstraction du commerce, des bilans, de la rentabilité de son affaire.* ». Il l'affirme dès le départ, comme il concède et déplore le fait qu'il ne pourra plus donner

priorité aux artistes marseillais. L'histoire prend alors une tournure différente. Il est chez lui, plus libre encore. Irrationnel et fou de faire. Il construit son pool d'artistes comme il l'entend, il établit sa stratégie comme il le sent, avec ses tripes. « *L'art ma raison de vivre.* » Ses opinions tranchées qui dérangent, ses prises de position, ses certitudes sur le rapport entre l'artiste et l'argent, ses positions concernant les prix de l'art contemporain, sa soi-disant absurdité, ses choix, il ne renie rien. Il s'en gausse et avance plus vite encore. Haut. Défendant les artistes, ne cédant à aucune alternative. Il se fiche de la bienséance des gens du sérail, lui, ce n'est pas l'art qu'il aime mais les artistes. « *Être marchand ! Mon Dieu, quel ennui !* » Où est la conversation avec l'artiste ? « *J'ai besoin de la relation avec l'artiste vivant.* » La vie telle une rime avec la voracité. La barre est placée très haut, et pour faire partie du cercle, le point d'accord doit d'abord se situer dans l'envie. Il veut. « *Je veux que les artistes aient une réelle volonté de réussite.* » La tiédeur lui est tout aussi étrangère que le manque de discipline ou de rigueur. « *Artiste, c'est un métier difficile que l'on apprend, même s'il y a un terreau à la base.* »

(...)

Apprendre n'a jamais été synonyme d'école ou de professeurs ; l'école n'est qu'un passage. Apprendre, c'est d'abord une succession d'épisodes, de curiosité, de découvertes et de constance. Roger Pailhas est particulièrement critique avec l'enseignement artistique. Il déplore la formation des artistes aujourd'hui. « *Ils sont tout juste préparés. Rien ne les arme. Les écoles d'art n'ont pas d'objectifs véritables, les enseignants ne sont plus des artistes.* » Ils sont des autorités, savantes, à l'écart des réalités du marché, enfermées dans des recherches et des exercices académiques, ils ne sont stimulés par aucune prise de risque, donc incapables de générer une réelle audace. Un dépassement constructif de soi ou d'une pensée établie. « *Soyons honnêtes ! Combien d'artistes ce type d'écoles fabrique-t-elle... ?!* » Il va plus loin, contestant le système, condamnant cet état d'esprit « *consensuel et timoré* » qui laisse croire à « *certains qu'ils sont artistes* ». La rencontre, la confrontation avec le public ne les habite pas. Ils sont en vase clos avec des publics qui, eux-mêmes, ne sont pas au fait de l'art... Les institutions publiques se sont substituées à tout autre relais : « *Pour certains artistes, la subvention est le premier réflexe. Ils étouffent dans des corporatismes régionaux dont ils ne perçoivent plus le danger tant le marché de l'art leur est devenu étranger. C'est très grave...* » L'État ne peut être le principal donneur d'ordres. « *Le salut de l'artiste passe par l'ouverture des lieux d'art et la fréquentation du public.* » Pour Roger Pailhas, c'est une constante.

(...)

Roger Pailhas prend soin de rappeler que l'ambition n'est pas un gros mot. « *J'aime les artistes aux objectifs clairs, avec une envie de carrière. Arrêtons de parler d'art entre la poire et le fromage et prenons-le vraiment au sérieux.* » (Résidence, décembre 2000) « *Tout être doit vivre avec son époque. Il faut de la volonté, des objectifs, une envie, un projet de vie. C'est très important que les artistes parviennent à se positionner par rapport à ces questions-là.* » Roger Pailhas ne peut s'intéresser qu'à ceux qui veulent réussir, comme seuls ceux qui veulent réussir s'intéressent à lui. Ils savent qui il est, ce qu'il porte et, essentiellement, pourquoi il le porte.

(...)

« *Les artistes sont une race qui a besoin de personnes engagées, impliquées, enrégées pour la défense et la promotion de leurs œuvres. Il faut leur donner le souffle pour produire. Ils doivent avoir envie du monde, ils doivent avoir l'appétit de croiser ceux qui sont en mesure de les acheter.* » Le discours de Roger Pailhas est clair : « *L'art est un travail et les artistes doivent vendre.* ». Ou faire un autre métier. La galerie Roger Pailhas a instantanément et automatiquement récolté les fruits du travail effectué par l'ARCA, et se positionne ainsi dès la première année, par le choix des artistes, sur le circuit international. Pour Roger Pailhas, comme pour les autres, il est indispensable d'une part, de rencontrer des artistes, d'autre part, de pouvoir s'assurer leur exclusivité. « *Il faut avoir les meilleurs* » et pour cela pas de secret : il faut être proche des collectionneurs, au cœur des affaires, du lobbying et du marché. Paris est incontournable. Marseille n'a pas l'envergure d'une place d'art, et ne peut lui ouvrir à elle seule le chemin de la réussite. « *Marseille n'a même pas alors de lieu institutionnel dédié à l'art contemporain qui attirerait les collectionneurs par de grandes expositions ; tant que cela n'existera pas les acheteurs potentiels ne viendront pas ; ils ne visiteront pas les galeries marseillaises dont ils n'ont d'ailleurs absolument pas connaissance. C'est désolant. Cela dit, Marseille est un bon point de départ. Les artistes y voient des choses que le commun des mortels n'y voit pas. Ils aiment toujours venir y travailler.* »

Première adresse parisienne rue Quincampoix, puis une seconde rue Saint-Martin. Un emploi du temps personnel dont les éléments se superposent, Paris-Marseille, Marseille-Paris, et ainsi de suite. Delta Menuiserie, la galerie du cours Julien, une soif matinée de sérénité qui ne se satisfait plus d'un temps partagé. En 1999, il vend Delta Menuiserie, ferme les locaux du cours Julien, et son adresse parisienne. Marseille. Mille mètres carrés « *à l'incruste face à la Mairie de Marseille* » (GEM, Cote Magazine, septembre 2000) « *pour exposer des gens qui créent* ». Sa vie continue de changer. « *Je suis entièrement livré à l'art.* » De Marseille maintenant.

Les revues d'art, les monographies, les ouvrages spécialisés sont ses lectures, exclusives, attirées depuis des années. Rien ne change. Il est exclusif. L'architecture continue de l'habiter, la photographie l'intéresse quand elle est plasticienne, il accorde de l'importance à la mode uniquement parce qu'elle pousse les artistes à se remettre en question tous les six mois. Il aime la conjugaison de l'excès et de la personnalité. Marc Jacobs, Gaultier et Mugler. « *Je les considère comme des créateurs* ». Converser avec l'époque est son leitmotiv. Quand on l'interroge sur l'impact du high-tech dans la création contemporaine, il est à la fois très tranquille et très positif. « *L'environnement change, la société n'est plus la même et l'artiste ne peut pas passer à côté de ces profondes mutations. Ceux qui le veulent doivent pouvoir travailler avec ces technologies. Je soutiens et continuerai à soutenir les créateurs atypiques.* » La singularité fait partie de la dimension de l'artiste et nous reconnaissons volontiers que sa première valeur est dans ce qu'il a à dire. « *Accompagner, guider, ne jamais entrer dans l'acte de création. C'est une règle fondamentale.* »

(...)

Une galerie est un lieu de rencontre, un lieu d'accueil et de démonstration. Plus rarement un lieu d'action et de foisonnement. Les vernissages, autant événementiels qu'ils puissent être, restent un temps fort – mort, mou – où chacun croise tout le monde sous prétexte d'honorer l'artiste. « *J'apprécie énormément de mettre des gens en situation de découverte.* » Pour cela, il fallait inventer une autre locomotive, c'est ainsi qu'Art Dealers, répertorié comme la plus petite foire d'art contemporain au monde, est devenu le bijou de la galerie Roger Pailhas, auquel il est très attaché.

« *Art Dealers, me permet de m'impliquer concrètement, d'avoir des idées, de faire des choix et d'estimer s'ils sont en mesure de rencontrer un public qui ne soit pas un public averti.* » Risque. Péril. Frissons. Il ne vit que par cela, qu'avec cela. Art Dealers propose à huit galeries d'investir les locaux du quai de Rive-Neuve, chacune d'elle sélectionne et présente des artistes. Les invités viennent de toutes parts, les Marseillais sont conviés lors de soirées où Roger Pailhas marie les artistes aux architectes, ou au monde de la mode. Où les performances prennent le pas, où, dans *Project room, ©Roger Pailhas* de jeunes artistes marseillais sont placés au cœur de cette dynamique professionnelle qui attire des milliers de personnes averties, acheteuses, dotées d'un véritable sens de l'art contemporain. Art Dealers revendique le fait « *de développer le commerce de l'art* ». « *Je veux mettre l'artiste dans une situation de vente de ses œuvres ; je veux qu'il intègre le fait qu'il puisse être acheté.* »

(...)

« *L'art contemporain est un pari sur l'avenir. Un pari quant à la résistance des artistes et à leur propre capacité à rester concentrés sur la création. Les voir heureux, les voir vouloir, les voir créer, rien n'est plus grand... Il ne faut aspirer qu'à cela, au meilleur. Connaître le meilleur.* »

(...)

« *Je suis grand-père maintenant ... Géraldine a des enfants.* »

Le temps n'est plus dans la même cadence. Il est lent, dense et cru, vole le silence. La parole se livre dans une confession, à mots pesés, arrachés et consentis à la fois. C'est là que j'ai su qu'il était en danger : dans ces yeux qui avaient cessé, juste un petit instant, de séduire et de briller.

« *L'art, c'est Elle...* »

« *La vie, c'est Elle...* »

« *J'ai deux filles. La vie, c'est Elles...* »

Pluriel et singulier.

La lumière qui jaillit dans son bureau brûle tout. Nous sommes là, lui et moi, maintenant handicapés de ce tête-à-tête ardu, que nous nous imposons depuis des mois. Je n'y peux rien. Il m'a échappé. Je ne sais plus si je veux entendre ce qu'il me livre. Il me fait peur.

« *J'aime les Alpilles pour le côté sauvage, le vent, l'odeur des pins. C'est assez extraordinaire.* »

« *C'est si simple pourtant...* »

« *J'aime ça, aussi.* »

« *Rien d'autre.* »

« *Et puis, les rochers au bord de l'eau.* »

« *Quoi d'autre ?* »

C'est un aveu. Une excuse pour le temps subtilisé à tous ceux qui l'ont aimé, mangé par la passion et cette insatiable quête du monde.

« *Rien d'autre.* »

Ce soir-là nous ne sommes pas sortis côté quai de Rive-Neuve. Nous avons traversé la galerie immensément vide, immensément blanche ; nous avons franchi les volées de marches qui nous ont conduits rue Neuve-Sainte-Catherine. On s'est salués, en jouant, comme chaque fois, à « si je saurais, encore, la prochaine fois, le faire parler ».

Comme à chaque fois, il disait qu'il m'aurait, qu'il ne dirait plus rien, que son histoire n'intéressait personne, que le seul intérêt de ces rencontres était d'échanger entre nous. Il disait : « *Ce que les gens attendent de moi, c'est ce que je fais, pas tant ce que je suis* ». Et pourtant...

Dès lors, cela ne me suffisait jamais ; c'est moi qui voulais, viscéralement encore, chaque fois ; voulais entendre. C'est pour cette raison qu'il me renvoyait les mots. Par jeu, par défi, pour voir jusqu'où on – jusqu'où il –irait. A chaque fois, on jouait à « attrape-mots, attrape-temps ». Il riait et gageait qu'il aurait le dernier mot. Qu'il le ferait. Qu'un jour, il ne me parlerait plus...

(...)

Carpentras, mars 2006.

Fabiène Gay Jacob Vial est écrivain et très concernée par la question des comportements humains. Après Lyon où elle s'est investie dans la vie économique et culturelle, elle s'est établie à Marseille depuis 2001. L'intégralité de son texte a été publiée par @àarseilleéditions, association loi 1901, en novembre 2006.

Laurent Godin, **I Love Art Fairs**

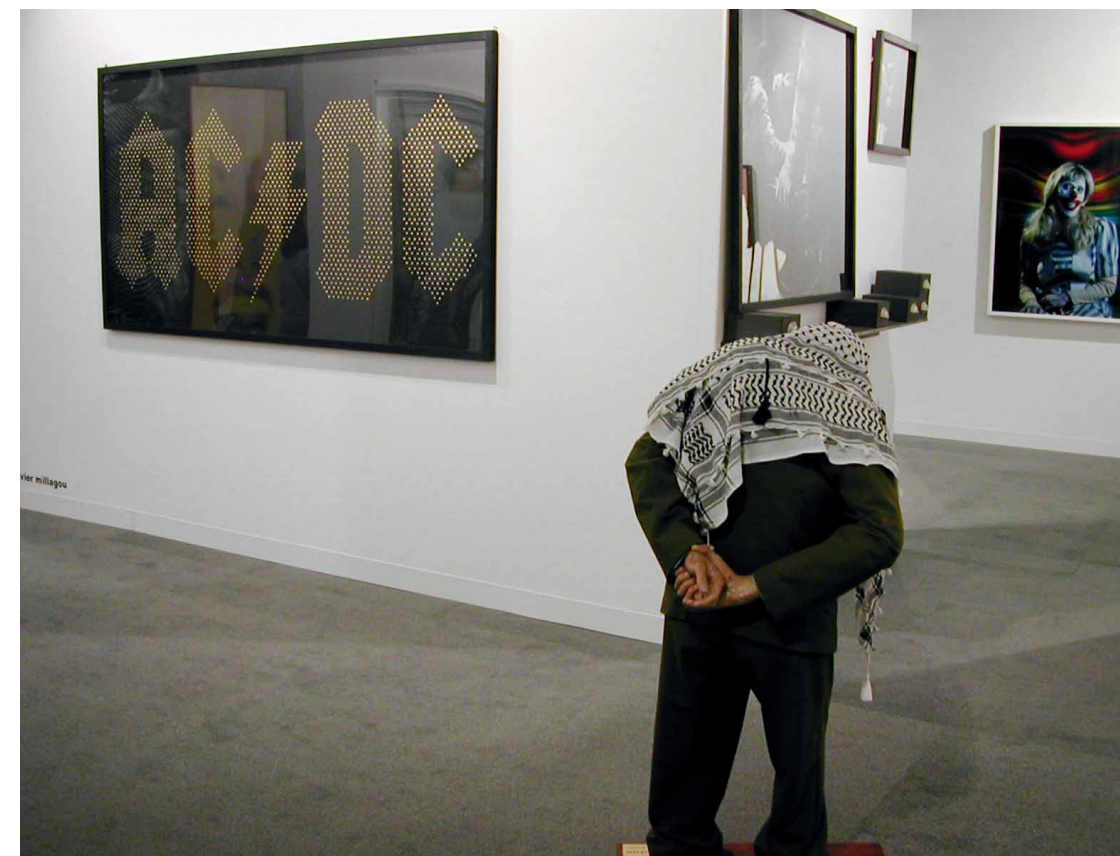
Roger Pailhas aimait les foires pour leur audience. Si dans la galerie de Marseille, les expositions de très grande qualité se succédaient, elles restaient forcément moins vues et visitées qu'à New York ou Paris, les foires lui offraient alors cette vitrine internationale qui correspondait bien aux enjeux et à la singularité de son propos et de son engagement. Elles étaient pour lui, un lieu privilégié et essentiel de médiation. Elles représentaient un cadre à la mesure de son ambition et nécessaire à la visibilité de son action.

Roger Pailhas aimait les foires en tant qu'elles constituent un espace particulier d'expression, une fabrique d'identité pour les galeries et les galeristes. Si dans les galeries, lors des expositions personnelles – l'essentiel de l'activité – un dialogue multiple et complexe se noue entre l'artiste et son galeriste, le projet, l'espace de l'exposition, le choix et l'arrangement des œuvres restent réellement aux mains de l'artiste... Les foires, par contre, le déposent de cette responsabilité. Dans cette espèce d'anti-chambre de l'espace privé, les œuvres sont sélectionnées et accrochées par le marchand, il les assume pour leur valeur artistique, mais aussi comme valeur économique, le marchand est sur son terrain... Cette conscience aiguë autant qu'intuitive qu'avait Roger du rôle des foires, le conduit à penser la foire, au-delà de l'économique, comme centre névralgique d'un système de représentation. C'était à son tour d'entrer pleinement en scène.

Volontiers décalé et provocateur, mais également très communicatif et chaleureux, la manière inédite dont Roger Pailhas abordait les foires en mettant au centre l'artiste et un projet, une expérience artistique, ne signifiait pas un effacement pour Roger Pailhas, mais bien au contraire l'affirmation d'une différence. Dans le même temps, ce choix, cette stratégie s'inscrivait pleinement dans son temps, dans les débats et les questionnements hérités des pratiques conceptuelles, de la notion de sujet, de simulacre, de ce que montrer implique. C'était la conséquence de l'apparition d'une autre logique et conception du métier de galeriste, producteur et agent plutôt que dépositaire et vendeur d'objet, situation, elle-même, née de l'évolution et du déplacement de la nature du travail des artistes, de l'évolution des formes proposées...

Ainsi, reléguant au deuxième plan l'aspect strictement commercial, il se positionnait résolument du côté de l'engagement artistique, dans le champ de l'expérimentation et de la relation plutôt que dans celui de l'échange de marchandises.

Marseillais, pour le meilleur et pour le pire, Roger Pailhas aimait les foires pour les rencontres. Au début, à la fin des années quatre-vingt, ce sont les canapés, cuir et très



confortables, de Roger et Marie-Christine qui quittaient le salon de leur maison, pour passer une semaine à Bâle en juin, et une semaine à la Fiac en octobre. Et puis pas une foire non plus, sans un frigo dans la réserve, la convivialité était de mise. Si Roger était en scène et adoptait une figure de comédien, il livrait aussi une part plus intime de lui...

Comme pour tous ceux qui l'ont alors connu, ce fut une chance et un privilège de partager avec lui ces moments, j'aimais beaucoup Roger Pailhas.

Laurent Godin, ancien étudiant aux Beaux-Arts de Lyon a été assistant au Nouveau Musée (IAC) de Villeurbanne, assistant de Daniel Buren avant de rejoindre Roger Pailhas. Il a dirigé le centre d'art le Rectangle, à Lyon, de 2000 à 2005, avant de créer sa propre galerie à Paris.

ArtI33|Basel, 2003, avec des œuvres de Olivier Millagou, Juan Muñoz, Julien Friedler, photo : Cédrik Toselli

Pierre Bal-Blanc, **Art Dealers**

Art Dealers est la première foire à l'échelle micro et au format hybride née dans un monde de l'art au tournant de sa globalisation planétaire. C'est souvent de façon paradoxale que Roger Pailhas s'est distingué. Successeur à la tête d'une entreprise familiale de menuiserie à Marseille, il s'investit dès les années 80 dans l'art contemporain comme pour se mettre en contradiction avec cet héritage raisonnable ; d'une certaine façon, il refuse d'être défini, il choisit son destin. Pendant toute sa vie professionnelle, il développe son personnage en soulignant volontairement ses traits d'entrepreneur dans le milieu de l'art et en se laissant prendre pour un artiste dans le cadre de l'entreprise, il contrarie le principe de réalité des uns par celui des autres.

En jouant sur ces deux tableaux, il introduit sur une scène artistique principalement répartie des deux cotés de l'Atlantique, encore localisée et artisanale, un esprit d'entreprise décomplexé qui repose sur le risque, l'argent, l'emploi de collaborateurs, un investissement dans la production, une présence active sur les foires internationales. En imposant et en communiquant son engagement artistique au sein de l'entreprise, il transforme son image de prestataire industriel par celle d'interlocuteur préféré des architectes.

Le terme « Art Dealers » qui annonce sa foire est à l'image de sa personnalité, à la fois actif, conquérant à la limite du contrebandier, il est fasciné par la valeur et en même temps par tout ce qui peut contredire ce principe. Art Dealers exprime les figures face auxquelles il se sera toujours mesuré ; Léo Castelli, Ileana Sonabend, Konrad Fisher, Lucio Amelio sont les personnages qui incarnent pour lui le risque et l'intelligence à la limite de la légalité, ils ont créé à ses yeux un nouveau rôle dans le monde artistique qui est un modèle d'engagement fondé sur le pari, le jeu, le défi artistique. Comme eux, Roger Pailhas est tombé dans l'accoutumance de cette aventure unique qui associe dans une nouvelle hiérarchie, l'investissement et la dépense, le capital et la spéculation, qui déplace et accélère sans cesse la représentation d'un monde décidément trop lent par rapport au rythme d'une vie.

La foire Art Dealers qu'il fonde en 1996 met l'accent sur le rôle singulier des galeristes, en invitant ces professionnels à se mettre sous les projecteurs et à valoriser leur programme artistique. Dans les foires internationales, les stands de la galerie Pailhas, dont la stratégie de présentation était confiée au contraire à un artiste, transposent l'enseignement subversif de l'art au sein des logiques commerciales et des pratiques professionnelles. Roger Pailhas n'a cessé de s'inspirer des artistes pour agir et produire des déplacements pour susciter le renouvellement de la scène artistique dans une société conformiste qu'il connaissait bien. Art Dealers à Marseille proposait ce mélange de sérieux et de provocation, une affirmation, une ambition sincère pour le



développement culturel et international de la ville et un jeu sur ses dynamiques et ses freins, sur les vieux mythes du « Pastis » et de la « French connection » qui alimente sa réputation sulfureuse.

Outre la place centrale qu'occupe le programme de sa galerie pendant les années 90, Roger Pailhas offensif, intuitif et précurseur initie dès cette période des « solo shows » avec des projets spécifiques pour la durée d'une foire qui inspireront la création des secteurs « Statement » et « Unlimited » de la foire de Bâle. Avec Art Dealers il aura participé à montrer, d'une façon plus subtile que sur un simple plan public/privé, les premiers signes de l'émergence d'une nouvelle médiation de l'art qui fusionne le format de la foire et de l'exposition. Au regard du développement actuel des biennales, des foires, de leur caractère hybride, on voit bien l'importance qu'il y avait de questionner l'héritage des anciens formats et de prendre l'initiative de penser ce « nouveau média », à une échelle macro ou micro, avant qu'il ne nous pense.

Pierre Bal-Blanc a été le collaborateur de Roger Pailhas Marseille de 1993 à 1998, il a participé à la création de Art Dealers et au développement du concept des stands réalisés par les artistes de la galerie pour les foires pendant cette période. Il est directeur du Centre d'art contemporain de Brétigny depuis 2003.

Art Dealers 2003, vue du débat, au premier plan, œuvre de Mathilde ter Heijne

Entretien avec Jacqueline Blanc et Jacques Bayle

Jacqueline Blanc : Je suis arrivée en 1983. Roger Pailhas était dans la mouvance politique de la Région et de la Ville. Il est devenu rapidement une personnalité importante pour la diffusion de l'art contemporain à Marseille. La galerie était active, tout comme Athanor, la galerie de Jean-Pierre Alis bien plus ancienne, et qui manifestait beaucoup de fidélité à ses artistes, avec un noyau de collectionneurs passionnés.

Roger Pailhas avait un regard extrêmement prospectif, il a suivi la jeune création de manière étonnante.

Dans les années 1980/85, tout se passait plutôt à Nice, autour de Jacques Fournet (1) qui impliquait assez le milieu artistique niçois dans sa programmation – très remarquée à l'époque – de la création contemporaine. Ben n'y était pas pour rien non plus.

L'effervescence artistique dans la suite de l'Ecole de Nice était vraiment là-bas et, quand on venait à Marseille, la vie artistique était plutôt dans les ateliers de Lorette, dans les ateliers municipaux, où se trouvait déjà Baquié, et autour de l'Ecole des Beaux-Arts et bien sûr chez Athanor et à l'ARCA.

J'étais alors responsable d'une association dont la vocation était de faire connaître l'art contemporain, à une époque où la documentation était peu fournie ou diffusée, et d'informer et de sensibiliser les élus notamment par le biais de voyages d'étude dans les musées et les centres d'art français et étrangers.

A Marseille, le Musée d'Art contemporain n'existait pas, mais l'arrivée de Germain Viatte à la Direction des Musées de Marseille, a modifié bien des choses. Il s'est rapproché des jeunes artistes. Il sollicita aussi leur créativité pour accompagner le public dans les expositions, je pense à Guy Limone, par exemple.

Puis, il y a eu l'arrivée de Dominique Wallon à la direction des Affaires culturelles de la Ville de Marseille avec Reine Prat, la mise à disposition d'ateliers à la Friche Belle de Mai. La présence à Marseille de Christine Breton a également été très importante, c'est elle qui a mis en place *In Situ*, une publication qui existe toujours. Dans le même temps, Christian Bernard mettait la Villa Arson sur orbite internationale.

JLM : On a dit que l'ARCA n'avait pas été soutenue financièrement et politiquement, ce qui explique le basculement de l'association vers la galerie privée, et donc l'abandon du côté centre d'art de l'ARCA.

Jacqueline Blanc : Je ne peux répondre car je n'étais pas à la DRAC à l'époque mais je ne crois pas que ce fut le cas. Roger Pailhas rêvait quand même d'être un galeriste ! Il y a eu surtout co-existence de l'ARCA association pour les expositions et de la galerie, ce qui ne facilitait pas les choses pour les partenaires publics. Roger Pailhas a sans doute donné au début beaucoup plus à la galerie qu'il n'en recevait. Avec du recul, je comprends à quel point l'ARCA lui a permis de donner libre cours à sa passion pour l'art actuel sans souci de rentabilité. Alors peut-être a-t-il mal vécu une relative lenteur

des collectivités à le soutenir et à établir la nuance entre l'activité associative et l'activité commerciale. Son entreprise de menuiserie a souvent « sponsorisé » la production des œuvres.

JLM : Peut-être aussi l'époque a-t-elle joué son rôle puisqu'en 1985, les prix de la création vivante s'envolaient.

Jacqueline Blanc : Il y a de cela sûrement... Pour ce qui concerne ce sujet, je regrette surtout ne pas avoir assez soutenu Art Dealers... Finalement, c'était un agitateur dans le bon sens du terme, il avait besoin d'imaginer des choses, chaque expo était un événement, il stimulait énormément les artistes. Au fond, il avait trop envie de vivre dans ce milieu et selon moi c'est surtout pour cela qu'il a créé la galerie.

JLM : Maintenant que la galerie n'existe plus, comment analysez vous la situation en région Paca ?

Jacqueline Blanc : Je regrette vraiment de ne pas avoir assez plaidé la cause des galeries en région. Mais la position de l'Etat est très claire, les galeries commerciales ou associatives ne peuvent bénéficier de ses subventions. Cette position est certes radicale. Alors, on imagine la difficulté pour Art Dealers qui se présentait bien comme une foire d'art et non pas comme une biennale.

Roger Pailhas ne comprenait pas cette position et de toute façon sa demande financière était beaucoup trop élevée à l'échelle de la DRAC. De même, la foire Art Jonction à Nice qui pérorait quand Art Dealers innovait ne pouvait attendre de l'Etat les moyens demandés, qui de toute façon n'auraient pas suffi à son redressement. L'enjeu commercial et culturel de ces foires était important pour la région ; cependant leur soutien au niveau de la DRAC ne pouvait venir en concurrence avec l'aide toujours renforcée que nous nous devons d'apporter aux structures de diffusion de l'art contemporain de la région même si l'aide était sollicitée via leur association chargée d'accompagner culturellement l'événement commercial. Roger argumentait donc en disant que l'ARCA apportait elle aussi un plus culturel à Art Dealers.

Pour autant, Roger avait su convaincre la ville, le département et la région de l'aider, même si cela restait insuffisant pour faire venir encore plus de professionnels, pour faire d'Art Dealers un événement de plus grande portée.

Pour répondre finalement à ta question, le manque est cruel, déstabilisant aussi pour les artistes.

Mais la relève se prépare sous des formes différentes avec des attitudes déjà très professionnelles et je constate que les collectionneurs les plus engagés sur Marseille avec en tête, bien sûr, les Gensollen sont discrètement présents et soutiennent.

JLM : Quelles leçons pour demain ?

Jacques Bayle : Je suis arrivé il y a peu, au moment de sa disparition. Un moment très fort, où le sentiment d'interrogation était lourd. Qu'allait devenir Marseille ? C'est vraiment cette question là qui se ressentait. Le réseau institutionnel marseillais est très particulier et Roger Pailhas y tenait une grande place même si, précisément, il n'était pas au sens strict institutionnel lui-même.

Pourtant, la conviction que quelque chose allait ressurgir s'est vite répandue, comme une leçon d'optimisme et d'énergie reçue de Roger Pailhas.

On voit de jeunes galeries qui reprennent l'idée de créer un marché, ou de l'intégrer et c'est évidemment un élément positif pour les artistes. On a vu récemment une exposition de Pistoletto, au « Bureau des compétences et des Désirs », « Sextant et Plus » s'inscrit aussi dans cette perspective ; il y a aussi l'idée de prolonger la foire de Roger, c'est le projet « Art-o-rama », mené par les anciens assistants de Roger Pailhas. Il a donc montré que les choses étaient possibles à Marseille, sous d'autres formes ; il a laissé l'envie d'imaginer en tenant compte du contexte ; il faudra continuer à faire venir des gens de l'extérieur, des collectionneurs. Je suis confiant pour les suites.

On verra prochainement ce que peut faire « Mécènes du Sud » qui est très proche des associations. L'espace des Gensollen est un très beau projet. Leur présence est un plus énorme pour Marseille ...

Propos recueillis par Jean Louis Maubant

Jacqueline Blanc et Jacques Bayle sont conseillers artistiques auprès du Ministère de la Culture, direction régionale des Affaires culturelles région Provence-Côte d'Azur.

1. Directeur des musées de Nice.

Table ronde, Marseille : « *Marseille et l'Amérique* »

Gaïd Beaulieu et Jérôme Pantalacci, anciens assistants de Roger Pailhas

Marie Bovo, artiste

Frédéric Coupet, artiste

Fabiène Gay Jacob Vial, écrivain

Vincent Gaston, chargé de mission, région PACA

Thierry Ollat, directeur du MAC

Marie-Christine Pailhas

Rudy Riciotti, architecte

Michèle Sylvander, artiste

Gérard Traquandi, artiste

Gérard Traquandi : Au début, la scène marseillaise était très établie. A l'école d'art il n'y avait même pas encore les peintres de Support Surface. J'ai vu arriver Viallat, Kermarec, Tony Grand, etc. et je ne sais pas si Roger Pailhas s'intéressait à l'époque à un projet de galerie. La galerie de l'époque qui était le relais de certains artistes et étudiants c'était celle de Jean-Pierre Alis, la Galerie Athanor. Elle n'a pas changé de nom. Les échanges c'était donc entre la Galerie Athanor et l'Ecole point final... un petit circuit fermé donc. J'étais un peu à l'écart.

Les premières fois où j'ai entendu parlé de Roger Pailhas, c'est à l'occasion des Fêtes de la Rose ; si je me souviens bien, il montrait à l'époque des œuvres d'art moderne, de l'après-guerre. Des œuvres d'art cinétique et il y avait la galerie Denise René qui était invitée par Roger dans un contexte très marqué politiquement.

Quelques années plus tard, Roger a pris l'initiative d'organiser lui-même dans le Palais des Expositions une manifestation où il y avait Baquié, Ruggierello, il y avait tout le monde, des gens qui étaient en association à l'atelier de Lorette, des indépendants comme moi. Ce hall de foire était immense, brut de décoffrage, mais grâce à cet événement beaucoup de gens sont venus, j'ai rencontré là Jean de Loisy qui m'a fait exposer ensuite en Bretagne dans *Douceur des avant-gardes*.

D'un coup, Roger a fait éclater la petite bulle ; je vois le début des choses comme cela, et il n'y avait pas encore l'ARCA, qui est née l'année suivante avec une exposition Simon Hantaï et des conférences, notamment Marcellin Pleynet. Des choses parisiennes qui parvenaient jusqu'à nous. La création de l'ARCA a provoqué un petit schisme puisqu'il a pris des artistes qui étaient chez Athanor et d'autres ailleurs, chacun a dû choisir : partir ou non chez Roger. Pour moi c'était clair, il y avait du dynamisme et cela faisait envie. C'est comme cela que j'ai vécu les débuts : la plupart des artistes de l'ARCA avaient participé à la grande exposition de la Foire. Je pense à Judith Bartolani, à Gilbert Della Nocce, Richard Baquié, Georges Autard, Klemensiewicz...